# «S'allier avec la mafia, c'est faire un pacte avec le diable, mais le diable ne tient jamais ses promesses»

Magistrat, Giancarlo De Cataldo est aussi essayiste, dramaturge et auteur de romans policiers. Le dernier en date paraît en français, alors que son adaptation cinématographique est sortie en automne sur les écrans. Une fiction? Certes, mais inspirée d'une réalité terrifiante qui révèle la déliquescence de l'État italien et de sa capitale. PROPOS RECUEILLIS PAR **WILLIAM IRIGOYEN**

Avec un tel prénom, il était dit que Péricle Malgradi ferait de la politique. Mais les points communs entre le député transalpin, un des personnages de *Suburra*[1], et l'illustre Athénien Périclès s'arrêtent là. Tout diffère chez ces deux hommes: le sens de l'État, l'éloquence, et surtout la probité. Giancarlo De Cataldo et Carlo Bonini, co-auteurs de ce polar-choc, ont fait du soi-disant «serviteur de l'État» romain un homme véreux, cocaïnomane et qui plus est, adepte des rapports sexuels à trois avec des prostituées.

Une nuit, tout bascule. Vicky, la jeune Lituanienne engagée par Malgradi aux côtés de sa collègue Sabrina, meurt d'une surdose. Courageux mais pas téméraire, le député laisse le soin à cette dernière de faire le nécessaire pour que le corps disparaisse au plus vite. Complètement démunie, la prostituée fait appel à Spadino, un ami. Lequel, pensant tirer un juteux profit de la situation, rend visite à l'homme politique pour lui faire payer au prix fort son silence.

Seulement voilà: Malgradi n'est pas du genre à se laisser intimider. Afin d'éliminer le gêneur, il engage les services de Cesare Adami, qui se fait appeler Numéro Huit à cause de sa tête en boule de billard. Et voilà le feu d'artifice qui commence car Spadino et son meurtrier sont issus de deux clans historiquement ennemis de la Mafia: «Spadino était un homme des Anacleti. Ostie part à l'assaut de Cinecittà (les noms correspondent à des quartiers de Rome: *ndlr*) et Cinecittà répond, la guerre a commencé. Guerre de mafia. Parce qu'il faut appeler les choses par leur nom.»

Le livre est haletant. Quoiqu'il présente quelques différences avec ce dernier, le film, tiré du roman par le réalisateur Stefano Sollima, est tout aussi stupéfiant, sans mauvais jeu de mots. Sans doute parce que Giancarlo De Cataldo, qui a aussi participé à cette adaptation cinématographique, sait de quoi il parle: il est juge au Tribunal de Rome. Et son complice d'écriture, Carlo Bonini, est journaliste d'investigation.

L'ouvrage fourmille d'assertions qui posent question, que ce soit lorsqu'il s'agit du clientélisme («Il devait beaucoup à M. le député Malgradi: son emploi, entre autres, et la nationalité italienne, qui allait arriver d'un moment à l'autre.»), du rapport avec les femmes («Aux yeux de Malgradi et des siens, les femmes n'existaient pas. Il n'y avait que des gonzesses.»), de la nage en eaux troubles de certains journalistes qui s'accommodent si facilement de tout.

Grâce aux notes du traducteur Serge Quadruppani, le lecteur découvre aussi que certains personnages ont de bien étranges habitudes. Ainsi, Numéro Huit est souvent réveillé par l'air de *Faccetta nera* sur son portable; il s'agit de l'hymne fasciste «très apprécié comme signal téléphonique par les voyous et les policiers». Mussolini fut aussi, un temps, la référence de deux autres personnages importants qui traversent cette histoire: Marco Maltesta, fonctionnaire de police et Samouraï, un ancien proche, devenu avec le temps un des patrons de la Mafia. Le premier croit au rétablissement de l'ordre; le second n'a qu'une seule idée: empêcher la guerre mafieuse mais pour sauvegarder les intérêts de «la pieuvre».

Personne (y compris le Vatican) ne sort indemne de ce portrait au vitriol d'une certaine société italienne. Preuve qu'«au milieu de cette Babylone qu'est devenue Rome» plus rien ne va. Et que «Suburra, l'antique quartier des lupanars, chanté par Pétrone» est désormais «l'image éternelle d'une ville incurable». Notre interview du co-auteur du livre, le juge Giancarlo De Cataldo.

GIANCARLO DE CATALDO © GILIOLA CHISTE / ARCHIVES

CARLO BONINI © GILIOLA CHISTE / ARCHIVES

**On lit parfois la phrase suivante à la fin de certains livres: *Toute ressemblance avec des faits existants est fortuite*. Ici, non. Quelle est donc la part fictionnelle de votre roman?**

**Giancarlo De Cataldo**: Nous avons des amis dans la sphère politique. Leurs explications, leurs témoignages nous ont permis de reconstruire un décor: celui du parlement avec ses luttes intestines. Les responsables politiques sont ici des personnages de synthèse. À certains, nous avons essayé d'apporter des nuances toutes littéraires. Les personnages de criminels — Samouraï et d'autres — ne sont pas, non plus, l'exacte réplique d'individus en chair et en os. En revanche, ils ont une manière d'être et de se comporter qui leur ressemble.

**Si je comprends bien, vous ne vous êtes pas inspiré de cas concrets que vous avez été amené à traiter en tant que juge?**

Non. En tout cas pas pour ce roman.

**La fiction permet-elle d'aborder certains sujets qu'en temps normal, vous ne songeriez même pas à évoquer en raison du danger auquel vous vous exposeriez?**

Je suis juge. Carlo Bonini, co-auteur de *Suburra*, est journaliste d'investigation. Nous appartenons donc à deux sphères différentes. Mais nous avons chacun le devoir d'affronter la réalité. Et aucun de nous ne peut accuser et condamner sans preuve. Le romancier, lui, a une immense liberté créatrice. Il jouit du privilège de pouvoir émettre des sentences sans s'occuper des règles de procédure. La littérature permet aux écrivains d'être les seuls arbitres du destin de leurs personnages.

**Il y a entre le roman et l'adaptation cinématographique qui en a été faite des différences majeures. Comment les expliquer?**

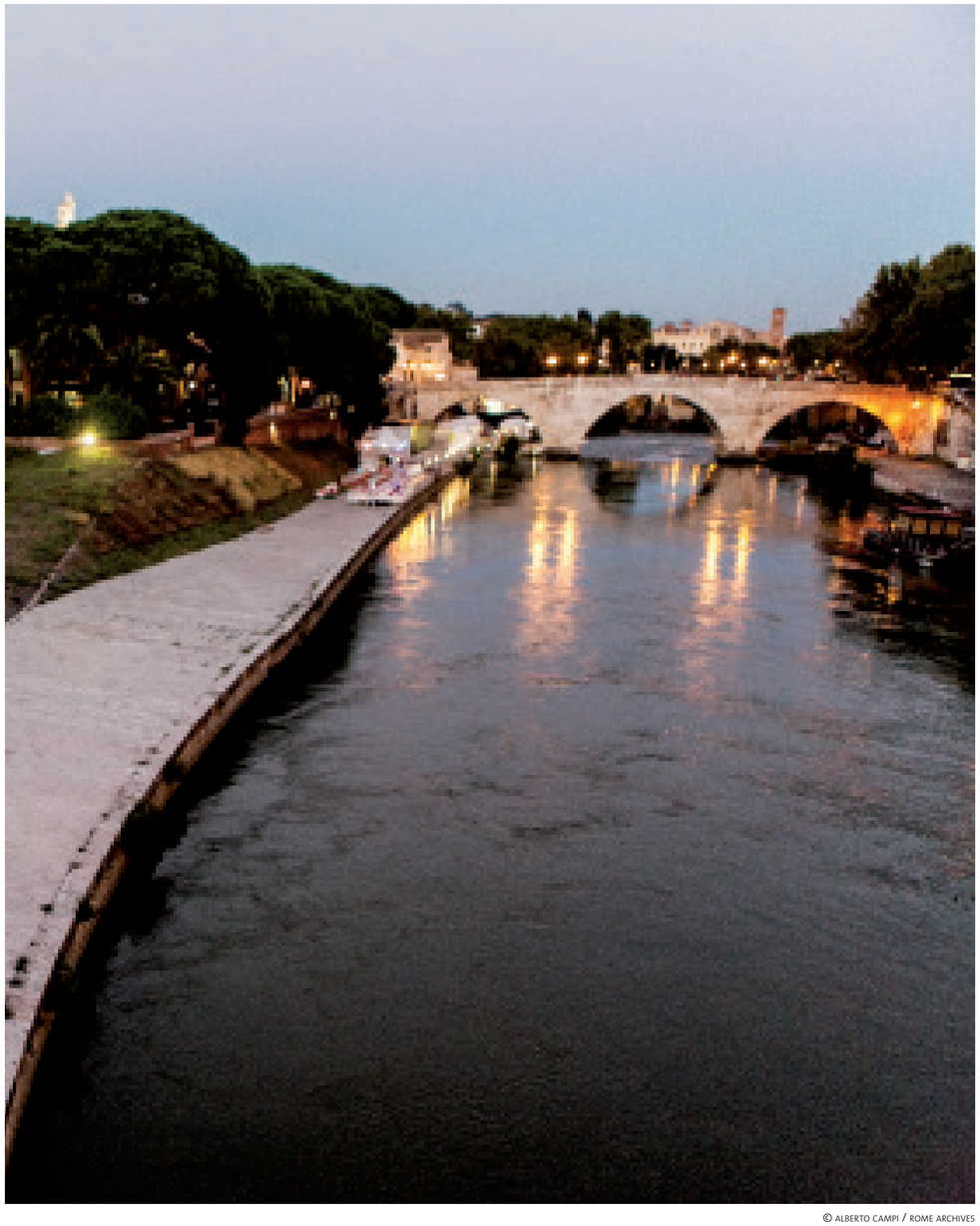
Le film est plus direct. Il «impose», d'une certaine manière, ses solutions. Tout cela avec la force que le réalisateur parvient à lui donner. Le livre, lui, laisse davantage de place à l'imagination du lecteur.

**Certes, mais, par exemple, le film ne fait pas apparaître le personnage de Marco, le fonctionnaire de police. Pourquoi cette différence?**

C'est une conséquence logique de ce que je viens de dire. Le roman appartient à celui qui l'écrit. Le film, à son réalisateur. En l'occurrence, ici, il s'agit de Stefano Sollima. Il est très à l'aise dans les atmosphères sombres des rues et les arcanes du pouvoir. Il sait restituer la violence avec un sens du rythme et de l'image qui, d'après moi, est unique au monde. C'est sa force. Jusqu'au bout, il est resté fidèle à lui-même. Ce qui fait que le film est différent du roman. Mais ces différences enrichissent à la fois le film et le livre.

**Est-ce que, aujourd'hui en Italie, seuls des individus isolés sont en mesure d'assurer la défense de l'État et non un appareil constitué de gens censés le mieux le représenter?**

C'est en effet l'évolution de l'Italie depuis son unification. Mais, quand on y réfléchit bien c'est aussi l'histoire du monde occidental en général... Le shérif qui agit seul parce que son adjoint est corrompu ou parce qu'un politicien véreux lui met des bâtons dans les roues; «des Incorruptibles» qui se battent contre l'influence d'Al Capone et de sa bande sur les juges; les héros vagabonds et solitaires de Jean-Patrick Manchette, Dominique Manotti, Yasmina Khadra qui agissent malgré l'hostilité des appareils d'État; l'agent Keller, de Don Winslow, qui réfléchit sur la politique antidrogue insensée menée par les Américains. C'est une vieille histoire que nous racontons aujourd'hui mais avec de nouveaux instruments. Parce que la sensibilité des gens s'est accrue avec le temps. De même que la méfiance à l'égard des soi-disant vérités officielles.



© ALBERTO CAMPI / ROME ARCHIVES

**Y a-t-il une encore de la place pour la politique en Italie et non une assemblée de clients qui se rendent des services?**

J'en suis convaincu. Bien sûr, il y a beaucoup d'indignation dans notre pays. Mais je suis sûr qu'à terme ça finira par donner quelque chose de bon. Les Italiens, et pas seulement eux, ont besoin d'une bonne politique. Et d'un bon gouvernement.

**Le livre laisse penser que les plus hautes autorités religieuses sont, elles aussi, gangrénées par le clientélisme. Qu'en est-il vraiment?**

Le pape François est en train de faire un grand nettoyage au sein du Vatican. Avant lui, il y a eu le pape Benoît. Tous deux ont compris que les choses devaient changer. Leur effort est louable. Mais c'est une sacrée bagarre, y compris au plus haut niveau de l'église catholique romaine!

**S'il n'y a plus ni métaphysique, ni État, ni appareil judiciaire, que reste-t-il aujourd'hui à notre voisin transalpin et comment tient-il?**

Si nous écrivons ces livres, c'est justement pour dire que nous avons besoin d'un retour de valeurs fortes auxquelles nous pouvons croire collectivement et sur lesquelles nous appuyer. Si, dans un pays comme le nôtre, des enquêtes sur la corruption et sur toutes sortes d'actes illégaux se font jour, qu'elles commencent à ouvrir une brèche, alors ça veut dire que le pays est sain, qu'il est en train de réagir. C'est quand rien ne bouge qu'on navigue en eaux troubles, parce que personne ne pose de questions gênantes. En Italie, nous avons une police et des juges très efficaces. C'est peut-être pour cette raison que certains nous en veulent tant.

**À la fin du livre, le frère du député déchu prend le relai de ce dernier. Cela signifie-t-il qu'il y a, pour paraphraser Shakespeare dans Hamlet, «quelque chose de pourri en Italie»?**

Cela signifie que les méchants font leur boulot, et que c'est aux bons qu'il revient de les combattre.

**Les mauvais, c'est la mafia, un terme générique qualifiant une organisation criminelle. Cette dernière a-t-elle une ligne politique et des alliés naturels: ceux qui veulent moins d'État, à savoir les libéraux?**

La mafia, ou peut-être devrait-on dire les mafias vont là où il y a de l'argent. Elles s'allient aux plus fort, souillent l'économie, pervertissent les consciences. S'allier avec elles, c'est faire un pacte avec le diable; mais le diable ne tient jamais ses promesses.

**La mafia est-elle promise à un bel avenir en raison de l'établissement de politiques toujours plus libérales?**

Oui, bien sûr, mais cette seule explication est insuffisante. On trouve des Mafias qui cohabitent avec des dictatures, et même avec des régimes protectionnistes. La Mafia, les Mafias essaient toujours. Et, encore une fois, c'est à nous de les contenir. Espérons qu'un jour nous parviendrons à les éradiquer.

**Quels sont vos prochains chantiers littéraires et cinématographiques?**

Je suis en train d'écrire une série sur la mafia de 1943 à nos jours, avec Michele Placido et les scénaristes de la série *Gomorra*. Nous travaillons également à une série inspirée de *Suburra*, un projet produit par *Netflix*; c'est une première en Italie. Je collabore aussi au scénario d'un long métrage consacré à la violence faite aux femmes. Il est inspiré des nouvelles de l'écrivaine et dramaturge Dacia Maraini. J'ai également mon prochain roman en tête, mais je suis superstitieux. Vous me permettrez donc de me taire tant que je n'en ai pas commencé l'écriture.

1. Carlo Bonini, Giancarlo de Cataldo, *Suburra*, traduit de l'italien par Serge Quadruppani, Éditions Métailié.